

l'exiguité de leurs membres inférieurs, mais cette disposition ne paraît point le caractère propre à ces peuples elle tient à l'état de misère dans lequel ils sont, et au défaut d'une nourriture suffisante pour le développement de ces parties. Ce qui le prouverait, c'est que les femmes de ce pays, prises par des Anglais, et nourries d'une nourriture abondante et minérale, avaient leurs extrémités bien développées, et même dans un état d'obésité.....

Les malheureux Lapons sont, l'exemple favori des sceptiques qui objectent à la théorie du Beau la diversité des races humaines ; comme si le nouveau monde et une partie de l'ancien n'étaient peuplés que de Lapons ou de matières faites sur ce modèle. Cependant, écoutons la plupart des voyageurs, ils nous disent que le plus grand nombre de ceux que nous nommons sauvages ont une beauté presque de tous points, semblable à la nôtre. " Parmi ces fumeuses, dit Burton (Afrique : les Beloutchis), j'en ai remarqué trois qui m'avaient été belles en tout pays, le type grec dans toute sa pureté, le regard souriant, des formes sculpturales, le buste de la Vénus coulé en bronze. " Dans une des notes justificatives du voyage de Dumond d'Urville, nous lisons : " Les Nouvelles-Zélandaises sont aussi belles que les femmes du midi de l'Europe, bien faites et en général jolies. " Le célèbre voyageur trouve que les hommes ont le type Juif et, loin que cette biragerie lui répugne, il admire leur tatouage, grave, dit-il, avec un goût et une finesse admirables. " La peau de ces Insulaires est brune, ajoute-il, et l'ocre, dont ils se frottent souvent, leur imprime une teinte rougâtre qui n'est point désagréable. " A propos des Fidjiens : " Plusieurs de ces individus auraient pu servir de modèle au Gladiateur Combattant. — Les femmes des îles de Fouta pourraient servir de modèle aux artistes pour les proportions, si ce n'est qu'elles ont les jambes et les

pieds trop gros par l'effet du travail. " Le docteur Barth dit, dans son voyage au centre de l'Afrique : " Je me suis arrêté devant une jeune femme qui avait près d'elle son fils âgé de huit ans ; ils formaient à eux deux un groupe digne du ciseau d'un grand artiste ; l'enfant surtout ne le cédait en rien au *Discophoros* antique. " On ne finirait point s'il fallait citer tous les témoignages de ce genre. Sans doute, on peut y opposer des descriptions affreuses inspirées à certains voyageurs, par la vue de quelques sauvages à la physionomie peu rassurante ; mais nous n'avons point nié la laideur ; elle est de tous les pays, et pour la remonter, il n'est point nécessaire d'aller chez les Papons ; on peut soutenir seulement que partout on retrouve un type humain ayant les caractères de la beauté telle que nous la concevons, avec cette réserve toutefois, qu'elle est chez les peuples en raison directe du degré de civilisation.

C'est Voltaire, je crois, qui a dit :

" La où il y peu de sens moral, comme chez les sauvages, il y a peu de goût. " Winckelmann oppose l'humanité des Grecs à la férocité de Romains, pour expliquer la supériorité artistique des premiers. Pourquoi n'ajouterai-je pas que le type d'une race civilisée conserve, dans sa forme physique même, comme l'empreinte de sentiments plus purs humains ? N'est-ce pas une belle idée que celle de Maxime de Tyr : " La beauté tient beaucoup du Ciel, soit que l'esprit divin se choisisse d'abord un logis qui lui convienne, soit qu'à sa venue il rende sa demeure digne de lui. "

Mais sans nous arrêter à cette poétique hypothèse, nous suivons l'intention de cet essai qui est de démontrer ce que Winckelmann affirme : " *Quant à la forme générale de la beauté, dit-il, la plupart des nations civilisées tant en Europe qu'en Asie, ont été constamment au même sentiment.* "

LE BAUME UNIVERSEL

(que ne découvrira-t-on pas ?

GEOFFROY.

On conte, dans la Franche-Comté, sur le baume universel, une facétie fort triviale, que pourtant nous pouvons citer, en réclamant l'indulgence du lecteur.

Un alchimiste de Besançon avait trouvé la pierre philosophale, l'élixir de longue vie et le baume universel. Avec la première découverte, il était sûr d'être l'homme le plus riche de la terre ; et comme son élixir lui assurait une vie qui ne finirait pas de longtemps, il n'attachait d'intérêt à son baume qu'autant qu'avec ce puissant remède il pourrait être utile à ses semblables. Ce baume guérissait toute espèce de blessure aussi vite que la pensée ; il ne laissait aucune trace de cicatrice. Mais la foule douta. Pour prouver l'efficacité de son remède, l'alchimiste se fit des plaies, se coupa la main et

même la tête, si l'on en croit la chronique, puis il rétablit parfaitement les choses. Il n'avait pas encore gagné avec tout cela la confiance générale. Les ignorants disaient :

" C'est un magicien qui nous fascine les yeux. "

Les médecins : " C'est un charlatan et un imposteur. "

Le savant piqué, promit une grosse somme d'argent à quiconque voudrait se laisser couper quelque membre, qu'il s'engageait à remettre au péril de sa vie. L'appât du gain lui amena trois Savoyards. A l'un il coupa la main gauche, il arracha les yeux à son camarade, il retira les intestins du troisième, après quoi il posa du baume sur les plaies, et les trois patients ne sentirent pas la moindre incommodité.

Pour rendre le prodige plus éclatant, quelqu'un ayant demandé qu'on laissât un intervalle entre le dégat et le rétablissement, l'alchimiste, sûr de ses moyens, voulut bien attendre au lendemain. Il fit